Chapitre 57 : L'Œil du cyclone

Par Beauvais

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Deux jours plus tard, Polack et Jo franchissaient enfin le pont-levis et passaient le portail de la demeure des Ostrand.

À peine un pied posé dans la cour, une attaque mentale l'accueillit — joyeuse, incrédule, parfaitement reconnaissable. Kamelio lui souhaitait la bienvenue à sa façon inimitable. Il faillit ensuite submerger Polack sous un torrent d'images, cherchant à rendre compte de sa mission : veiller sur les habitants du domaine. En un seul élan, il lui transmit une foule d'informations sur les faits et gestes de tous ceux placés sous sa tutelle — une responsabilité dont il tirait une fierté manifeste.

Polack chancela sous cet assaut et, dans un effort désespéré, bloqua le lien télépathique afin de préserver la clarté de son esprit — non sans avoir adressé à Kamelio, au préalable, une caresse mentale teintée de gratitude pour le travail accompli, ainsi qu'une promesse solennelle d'entendre son rapport dans les plus brefs délais.

Il s'avança vers l'entrée de la demeure et vit les domestiques prendre place sur le perron pour l'accueillir. Puis, dans l'encadrement de la porte, apparut Léopold.

Jamais auparavant Polack n'avait accordé foi à ces scènes de retrouvailles cinématographiques, celles où les héros, laissant choir leurs bagages, traversent la foule sur le quai d'une gare en courant pour se jeter dans les bras l'un de l'autre — ces instants trop parfaits pour être vrais, trop lisses pour appartenir à la vie réelle. Et pourtant, c'est précisément ce qui advint en cet instant. Ses malles, certes, ne se retrouvèrent pas au sol — leur transport était assuré par le service dédié —, mais mis à part cela, il courut vers son époux, qui se précipitait également vers lui à travers la foule des domestiques.

Ils se rejoignirent au milieu de la cour. Par la suite, Polack ne sut dire si c'était lui qui s'était élancé dans les bras de Léopold, ou l'inverse — la question, au fond, n'avait aucune importance. Il ne percevait que la chaleur de ces bras refermés sur lui, n'entendait que les battements de leurs cœurs palpitant à l'unisson, et ne voyait que les yeux de son époux, brillants de joie et d'une lumière qu'il reconnut aussitôt pour l'avoir longtemps espérée. Il ne sut jamais combien de temps ils demeurèrent ainsi enlacés, indifférents au monde alentour, suspendus dans la communion d'un bonheur partagé — ce genre de moment qui échappe au temps, précisément parce qu'il le contient tout entier.

Peu à peu, Polack reprit ses esprits. Le brouhaha l'atteignit en premier — les exclamations, les mots de bienvenue qui fusaient de toutes parts le ramenant au monde réel. Puis son regard

parvint à se détacher des yeux lumineux de son partenaire, et il perçut enfin son murmure : « Il faut que tu leur répondes, ne vexe pas inutilement les gens. » Il sentit l'étreinte rassurante se relâcher graduellement avant de le libérer tout à fait ; seule une main demeura captive, les doigts entrelacés avec ceux de Léopold.

Polack se tourna vers la domesticité et, sans grand étonnement, distingua Jo, qui s'était déjà mêlé à la foule et distribuait des poignées de main à la ronde. Il s'inclina légèrement :

— Je vous remercie tous de votre accueil chaleureux ! Je suis heureux de rentrer enfin chez moi.

En prononçant ces mots, il prit conscience qu'ils n'étaient pas uniquement de convenance, mais exprimaient la plus stricte vérité : il était heureux, profondément, sans réserve. Et pour la première fois de ses vies — présente ou passée —, il éprouvait le sentiment de regagner véritablement un lieu qu'il pouvait appeler « chez lui » ; non pas un toit, ni des murs familiers, mais quelque chose de bien plus ténu, et pourtant essentiel — une appartenance.

Puis il se trouva emporté dans un véritable tourbillon : les sourires des femmes de chambre, un salut quasi militaire du commandant de la garnison, le lieutenant Simon, une courbette cérémonieuse de la gouvernante, une légère inclinaison concédée à contrecœur par Maître Gnous — et un maelstrom de coudes et genoux pointus, de jupes, jupons et rubans, répondant au prénom d'Armance.

Elle esquissa d'abord une révérence de pure convenance, puis susurra :

— Je suis fort aise de vous revoir, noble Die.

Avant de se jeter à son cou et de lui glisser à l'oreille :

— Je veux voler sur Kamelio ! Vous l'avez promis !

Polack, qui ne gardait aucun souvenir d'une telle promesse, mais se rappelait fort bien la même requête formulée le jour de son départ pour l'Académie, ne put que s'émerveiller intérieurement : « Elle a de la suite dans les idées, la gamine. »

***

Cet accueil se prolongea par un repas animé, une conversation au fumoir attenant et, finalement, après ce qui parut à Polack une éternité, il se retrouva seul avec Léopold dans leur chambre, la porte refermée sur le brouhaha de la maisonnée et les longs mois d'absence. Polack voulut prendre la parole, mais son époux posa doucement le doigt sur ses lèvres.

« Je me suis ennuyé tant de toi ! » murmura-t-il en l'enlaçant, et ils se perdirent ensemble dans cette nuit qui parut à la fois interminable et fugace — comment en mesurer la durée ?

Leur manque avait été si profond, si viscéral, qu'ils voulaient tout en même temps — sans délai ni retenue. Exploser de désir. Étirer chaque instant et le savourer. Se tourmenter mutuellement

par l'attente, se caresser... Sans jamais parvenir à démêler ce qu'ils désiraient le plus ardemment.

Le temps s'était dissous. La réalité, trouble et ardente, faisait vaciller le monde devant leurs yeux.

Le feu de la passion dévalait le long de leurs corps, les consumant jusqu'à la cendre pour qu'ils puissent en renaître tels des phénix. Au moindre frémissement, c'était comme si la foudre s'abattait — jaillissant de là où ils s'étaient unis, pour se répandre sur la peau en éclats de glace fine.

C'était si charnel que leurs âmes en frémissaient, c'était si spirituel et enivrant que leurs corps semblaient se délester de toute pesanteur.

Il suffisait d'un mot, ou d'un regard voilé par la passion, pour que les doigts se referment jusqu'à imprimer leur marque sur une peau constellée de perles de sueur.

Nul ne consentait à s'avouer vaincu, et pourtant chacun cédait avec allégresse — si bien qu'ils partageaient le triomphe à parts égales. Peu importait qui embrassait, qui enlaçait, qui prenait ou qui se donnait : ils s'aimaient, souffraient de l'absence et se languissaient l'un de l'autre avec la même intensité.

Ils peinaient presque à croire qu'ils se retrouvaient enfin, qu'il leur resterait encore tant d'occasions, de nuits et de lits — toute une vie devant eux.

Oui, toute une vie ; et cette vie se rappela à leur bon souvenir dès le lendemain matin.

***

Polack se dirigeait vers les écuries. Il se souvenait parfaitement de la promesse faite à Kamelio d'entendre son rapport. Il n'en avait pas spécialement besoin, mais une promesse étant une promesse, il fallait la tenir — et puis ce garnement ailé lui avait manqué. Polack avait choisi exprès cet horaire quelque peu incongru : le soleil venait tout juste de se lever, et il était certain de ne croiser personne. Toute la maisonnée dormait encore. Lui-même s'était arraché aux bras de Morphée et de son époux non sans quelque difficulté. Si le premier s'obstinait à lui alourdir les paupières en s'accrochant aux cils et en le bombardant de rêves, le second le retenait fermement enlacé, et Polack dut guetter le moment propice où l'étreinte se desserra légèrement pour quitter le lit, glissant un oreiller entre les mains de Léopold en guise de substitut.

Polack se faufila donc dans la cour, s'étira longuement, fit quelques mouvements pour ranimer la circulation dans ses membres engourdis — par les ébats de la veille autant que par le sommeil — puis entra en sifflotant un air sans prétention dans les écuries.

Il longea plusieurs box dont les occupants l'accompagnèrent de regards méfiants, et parvint jusqu'au dernier, au fond, où était logé Kamelio.

Avant même d'avoir posé la main sur la poignée, Polack se trouva submergé par un flot de joie et d'amour inconditionnel. C'était ainsi que Kamelio accueillait son maître, et lorsque Polack lui adressa une caresse mentale en retour, la créature parut littéralement ivre de bonheur.

Polack s'approcha, lui gratta la tête, puis le dessous de la mâchoire. L'imposante bête ailée — si proche, par bien des aspects, des dragons que l'on croise dans les contes — émettait un ronronnement presque félin, les yeux clos de contentement. Après cet échange de politesses et de tendresses, Kamelio s'ébroua, prit l'air le plus officiel qu'il pût et transmit son rapport.

Il avait visiblement consenti un effort sur la présentation : les événements passés ne se déversaient plus en un amas confus, mais se trouvaient ordonnés de façon chronologique et soigneusement triés pour chaque habitant du domaine. « Il est devenu sacrément habile à ce petit exercice, songea Polack, du moins lorsqu'il est calme. »

Il parcourut donc les images transmises avec toute l'attention requise, étouffant un fou rire devant la posture et le ton solennel qui se ressentait jusque dans les échanges mentaux — Kamelio ressemblait en tout point à un troufion quémandant l'approbation de son général. Ce rapport n'avait rien de particulièrement captivant : simplement la vie du domaine et de ses habitants, avec leurs petites joies et leurs petites peines.

Celle qui s'était taillé le plus grand « honneur » dans cette transmission était Armance, apparaissant dans bon nombre de tableaux mentaux. La petite ne manquait pas de persévérance : elle venait rendre visite à Kamelio chaque jour, tantôt en jupe, tantôt en pantalons, une selle de cheval traînée dans son sillage. C'étaient les jours « pantalons » qui irritaient le plus l'animal, car à chaque occasion la gamine s'efforçait d'obtenir un petit tour sur son dos en usant des stratagèmes les plus variés — du morceau de viande aux larmes, en passant par les menaces. Pour une raison demeurant incompréhensible, aussi bien pour Kamelio que pour Polack, aucune injonction mentale de l'animal — dont la race était pourtant réputée pour son ascendant psychique sur l'entourage — ne semblait produire le moindre effet sur elle.

Polack adressa à Kamelio une promesse formelle de traiter l'affaire « Armance » sans tarder. Lui gratta une dernière fois sous sa mâchoire, à l'endroit précis où il devinait que la démangeaison le tenaillait, et l'autorisa à partir chasser pour subvenir à ses besoins. Puis il quitta l'écurie, pour se trouver nez à nez, sur le seuil, avec Armance vêtue d'une tenue d'équitation, armée d'une badine et d'une selle manifestement trop lourde pour elle, qu'elle s'obstinait pourtant à traîner avec détermination.

— Et où vous rendez-vous donc, noble Misti ? lança Polack, se positionnant en travers de son chemin pour lui barrer le passage.

Armance s'arrêta brusquement, posa avec un soulagement visible l'équipement d'équitation, renifla, s'essuya le nez sur sa manche, puis tenta une révérence — exercice peu commode dans sa tenue, et franchement cocasse.

— Noble Die, je pars faire de l'équitation !

Ce dernier mot, elle le détailla lettre par lettre, savourant chaque syllabe.

Polack arbora son sourire le plus engageant :

— Et sur quelle monture comptez-vous pratiquer cet art, noble Misti ? Mon petit doigt...

Il agita ledit doigt sous les yeux d'Armance, écarquillés de surprise.

— Ce petit doigt me souffle que ce n'est pas un cheval ordinaire, mais bien un destrier ailé !

— C'est un menteur ! C'est vrai ! Ne l'écoutez pas ! Les doigts, ça ne parle pas !

— Alors c'est moi le menteur ? feignit de s'indigner Polack, avant d'adopter un ton légèrement plus grave. Armance, je sais très bien que vous rêvez de voler sur Kamelio, mais il y a quelques obstacles à ça.

Polack ébouriffa les cheveux de la fillette, qui se renfrogna et recula d'un pas en rajustant sa coiffure.

— Écoute, dit Polack en passant au tutoiement, Kamelio ne veut pas de toi comme cavalière. Tu es trop jeune, le risque est trop grand. Ton père et moi partageons le même avis...

Armance esquissa une moue. Elle s'essaya tour à tour à l'évanouissement langoureux d'une grande dame, puis aux larmes d'une soubrette, n'y parvint guère et finit par taper du pied.

— Toujours « vous êtes trop jeune », « vous êtes une fille », « vous ne devez pas » ! Mais moi...

Polack s'avança, s'accroupit devant elle et la prit dans ses bras avant de déclarer avec fermeté :

— Être trop jeune, ça ne dure pas toute la vie. Un jour viendra où tu seras « trop grande » pour jouer, pour courir, pour écouter les contes. Et tu regretteras peut-être ce temps où tu étais « trop petite ». Alors voilà ce qu'on va faire : tu vas apprendre à monter à cheval, sur le plus calme et le plus petit pour commencer. Puis sur un plus grand... Et quand tu seras une vraie cavalière, on reparlera des montures volantes !

Il sentit qu'Armance, toujours serrée contre lui, hocha la tête, puis frotta le nez contre son épaule avant de se dégager, faire un pas en arrière et se redresser :

— J'ai votre parole de noble Die ?

Polack sourit devant ce propos si formaliste et promit en repassant au vouvoiement protocolaire :

— Oui, et même, comme vous êtes déjà en tenue, je vais vous dispenser votre première leçon d'équitation. Venez, nous allons choisir une monture.

Il ramassa la selle qui gisait à terre, lui tendit la main. Armance s'y agrippa et le suivit, tantôt avec une certaine dignité, tantôt en sautillant de joie comme tout enfant de son âge.

***

Polack s'effondra littéralement dans le canapé du petit salon. Après la première leçon d'équitation dispensée à la petite Armance, il avait l'impression d'avoir été piétiné par un troupeau de chevaux — épuisé à un point tel qu'il n'éprouvait plus qu'une seule envie, non, deux : un bain, puis un lit. Ne pouvant se permettre ni l'un ni l'autre en cet instant, il se résigna à commander un petit déjeuner, non sans adresser une pensée reconnaissante aux dieux et à la gouvernante de la fillette de lui avoir ménagé ce précieux répit. Armance tout en étant une élève attentive et somme toute obéissante, parlait sans discontinuer, ne savait vraiment pas tenir sur un cheval, frôlait à mille reprises la chute et nécessitait une attention permanente de sa part. Néanmoins, il devait reconnaître qu'avec des entraînements réguliers et de la persévérance, Armance deviendrait dans quelques années une excellente cavalière.

Le petit déjeuner ne tarda pas à être apporté par une servante, et Polack s'y attaqua avec une voracité non dissimulée. La première faim apaisée, il s'étira longuement avant de reprendre son repas, savourant chaque bouchée dans un silence presque recueilli. Cette tranquillité fut bientôt rompue par un toussotement discret, annonçant l'entrée de Maître Gnous, escorté d'un serviteur courbé sous le poids de volumineux grimoires. Le régisseur s'avança, écarta sans façon les restes du petit déjeuner et fit signe au domestique, qui y déposa les livres avec un soulagement manifeste. Un nuage de poussière s'en éleva, provoquant l'éternuement de Polack.

— Vous souhaitiez consulter les comptes ? Les voici.

Polack se moucha et considéra Maître Gnous avec une méfiance à peine voilée, croyant discerner sur son visage l'ombre d'un sourire à la fois moqueur et triomphant.

— Je crois me souvenir que vous aviez refusé... Avec des arguments de poids.

Il se frotta le crâne, précisément à l'endroit du coup malheureux reçu d'une main inconnue, peu après une discussion avec le régisseur.

— Depuis, je me suis ravisé. Seuls les sots ne changent jamais d'avis. Et je n'en suis pas un.

— J'insiste : pourquoi ce revirement ?

Maître Gnous prononça ces mots en distillant chacun d'eux comme la vipère son venin :

— Mon cher Die, vous ignorez précisément comment fonctionnent les affaires du domaine, vous commettez de regrettables erreurs dans la conduite du quotidien... Et puis, cela vous occupera !

Cette dernière phrase suggérait sans ambiguïté : « de toute façon, vous n'avez rien à faire ! »

Et Maître Gnous — même si Polack rechignait à l'admettre — avait raison. Les livres de comptes l'avaient accaparé toute la journée, avec à peine une courte pause pour le repas de midi, et une bonne partie de la soirée. Léopold tenta bien de l'en détourner, sans grand succès : pour toute réponse à sa sollicitude, il ne récolta qu'un grognement irrité.

Ce que Polack lisait noir sur blanc le laissait sans voix. Il oscillait en permanence entre la stupéfaction la plus profonde et une colère à peine contenue. Ce qui s'étalait devant lui dépassait l'entendement.

Comment le propriétaire des élevages produisant la laine la plus prisée du royaume pouvait-il tirer un profit aussi misérable de son bien ? Polack avait pourtant eu un aperçu de sa valeur en découvrant le prix d'une simple écharpe dans une vitrine. Le prix de vente de cette matière première paraissait dérisoire, tandis que le coût de production — entre la main-d'œuvre, la nourriture et les soins aux bêtes — s'avérait proprement exorbitant. Même pour quelqu'un de peu versé en comptabilité, ce qu'il avait sous les yeux relevait, au mieux, d'une incompétence flagrante et, au pire, d'un vol caractérisé. Et si l'incompétence incombait manifestement à Maître Gnous, le vol, à la grande honte de Polack, était l'œuvre des Runs, les monopolistes du traitement de la laine et de la fabrication des tissus.

Mais à présent qu'il était entré en scène — avec ses parts dans l'entreprise familiale et l'alliance par mariage avec les Ostrand —, les choses allaient changer. Il en faisait le serment. Il scrutait les chiffres pour identifier le point de bascule, l'instant précis où un domaine prospère avait amorcé son déclin.

À un certain stade de ses recherches, il s'aperçut qu'il n'y voyait plus rien. La soirée n'était pourtant pas si avancée, et la lumière restante aurait dû suffire — mais le salon s'était plongé dans une obscurité totale, soudaine, presque hostile. Polack releva la tête de son grimoire et se frotta les yeux, épuisés par des heures passées à déchiffrer les comptes. Il voulut se lever pour allumer les lumières, mais c'est alors qu'il prit conscience que non seulement la clarté avait décliné, mais qu'un vent violent s'était également levé autour du domaine — il l'entendait rugir, fenêtres pourtant closes.

Il y avait cependant autre chose dans ce chant de la tempête. Il tendit l'oreille, retenant son souffle, et perçut distinctement ce qui lui sembla être le martèlement de sabots sur le pont-levis — un rythme pressé, presque frénétique. Puis des coups puissants retentirent contre le grand portail, assez forts pour couvrir la tourmente elle-même.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés